Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 200

Artikel: Hygiène pratique
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-285597

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

blées de Porrentruy, en ces temps de révolution. D'ailleurs la Prévôté, tant sous les Roches que sur les Roches, alléguait, pour de bonnes raisons, qu'elle n'avait jamais assisté à aucune assemblée, puisqu'elle formait un Corps à part. On envoya ensuite des délégués à Porrentruy chargés d'exposer les motifs qui engageaient la dite Prévoté à conserver son ancienne constitution. Etant de plus combourgeois de Berne, il ne serait expédient ni prudent que les Prévôtois se séparassent d'aussi puissants protecteurs, d'autant plus qu'ils en avaient reçu de grands avantages.

Malgré ces déclarations si franches, les enragés du pays et de la Vallée de Delémont, insinuèrent les troupes françaises, cantonnées à Delémont, à faire des incursions et des tentatives de révolution dans les villages de la Prévôté pour la forcer à se ranger sous l'étendard de la France et à planter des arbres de liberté, comme leurs voisins venaient de le faire.

Ces Carmagnols (*), dans l'espoir de réussir, se transportèrent dans la Prévôté, mais ils furent trompés dans leur attente. Etant entrés à Courrendlin, dans le dessein de faire accepter leurs proclamations sous le mensonger prétexte de la paix et de la liberté, qu'ils apportaient disaient-ils aux Prévôtois, ils reçurent un refus formel de la part de chaque membre de la Communauté alors assemblée au lieu ordinaire. Les malheureux Français, voyant qu'ils ne pouvaient rien sur l'esprit du peuple, firent des menaces terribles d'incendier les maisons. En effet, ils firent des dégâts dans les maisons particulières, renversèrent les croix du cimetière, abattirent les enseignes des auberges tout en menaçant le village et ses habitants d'un massacre général. Ils en seraient arrivés à ces abominables extrémités s'ils n'avaient été dérangés dans leur plan. A un moment donné, le tocsin sonna et peu après arrivèrent 800 hommes tant de la Prévôté dessus les Roches que dessous les Roches. Ils avaient été rasssemblés et à l'appel de Courrendlin, ils étaient arrivés armés pour défendre ce village.

Les turbulants patriotes, voyant nos généreux Prévôtois, disposés à se battre avec eux pour défendre leur patrie, furent obligés de se retirer honteusement et de se replier dans leur cantonnement, sans oser renouveler leurs attaques. Les Bourgeois de la ville se virent encouragés et furent plus fermes pour l'avenir. Toutes les autres communautés, à l'envi, animèrent de plus en plus leur courage pour se soutenir constamment contre les insultes et les incursions des Jacobins français.

Ce fut le 5 mars de l'an 1793, que la Prévôté de Moutier se signala admirablement en montrant sa grandeur d'âme et son intrépidité. Je continuerai à relater ces faits glorieux, mais pour être exact dans ma narration, je reprends l'article concernant l'assemblée de la Rauracie séante à Porrentruy.

Tous les députés des communes de la Principauté étant assemblés confirmèrent la déchéance du Prince de tous ses droits, mais seulement en en tant que Souverain du pays, ensuite sans autre formalité, ni droit, ils proclamèrent le peuple Souverain (*). Ils se déclarent les commettants et les représentants du peuple sous la protection de la République française. Ces fameux représentants, tout fiers de leurs titres eurent la prétention de décider de tout. C'étaient, du reste, des gens peu expérimentés pour faire des motions judiciaires et selon la justice, n'étant pour la plupart que les plus enragés et les plus grands braillards que les communes avaient envoyés pour cette illégale assemblée. Ce qui rendit toutes les séances très-orageuses, ce furent les différentes mauvaises conclusions et leurs paradoxes que chaque membre prétendait faire valoir l'un contre l'autre. Deux ou trois semaines s'étaient écoulées, depuis l'ouverture de l'assemblée, qu'il fallut mettre fin à ces séances bruyantes. Il arriva un autre général, nommé Déprés-Cassier, qui prononça, par ordre supérieur, l'illégalité de cette assemblée et que tout ce que ces prétendus députés avaient conclu ou décrété de nul poids. Une seconde assemblée fut convoquée sans avoir de meilleurs résultats que la première(**). Pendant toutes les séances il y a aussi de terribles divergences de sentiment de part et d'autres; les uns tenaient à la constitution de la république rauracienne, les autres, au contraire, voulaient la réunion du pays à la France.

Ce fut dans ces moments de discorde que les scélérats et les vendus du pays vinrent à bout de leur infâme projet et allèrent, comme députés à Paris (*) pour demander à la Convention nationale, la réunion de la Rauracie à la république française, en disant à l'instigation des Français eux-mêmes, que cette petite république ne pourrait jamais subsister d'elle-même, n'ayant pas les ressources comme d'autres provinces.

(*) Ainsi appelés parcequ'ils chantaient la chanson de la Carmagnole.

(*) Cette assemblée eut lieu en novembre, à l'hôtel des Halles sous la présidence du doyen d'âge qui n'était autre que le fameux Copin, curé du Noirmont. Quand cette assemblée eut proclamé la *République rauracienne*, qui devait vivre trois mois, Copin fut délégué à Paris, avec Guélat de Porrentruy et Marchand de St-Ursanne pour porter l'adresse de remerciements vôtée par l'assemblée rauracienne au gouvernement de la République *libératrice des peuples*. Ils trouvèrent à Paris le triste Gobel, son secrétaire et son neveu, le chanoine Priqueler, de Colmar, beau-frère de Rengguer.

(**) Cette seconde assemblée s'ouvrit le 21 Janvier 1793, sous la présidence du doyen d'âge, le vieux Copin, curé jureur du Noirmont. Cette assemblée avait pour objet d'élaborer une constitution et d'organiser la république rauracienne. Aussi s'empressa-t-elle, dès le 22 Janvier, de voter, sur la proposition de Pierre Caillet d'Alle, l'abolition des Chapitres, des couvents, des dîmes et des droits seigneuriaux. Copin prit une part enthousiaste à ces iniquités qui allaient couvrir tout le pays de ruines. L'assemblée décida béatement « qu'elle n'entendait toucher en rien à la religion ». Elle fut dissoute le 16 février.

(*) C'étaient l'ex-abbé Lémann, député de Roche d'Or; Herzeis, député de Séprais, et Kaufmann, secrétaire de l'assemblée, auxquels se joignit le vicaire général de Gobel, le chanoine Priqueler.

(*A suivre.*)

HYGIÈNE PRATIQUE

La Tempérance.

Je ne doute pas que l'absinthe et le « canon du troquet » ne vous laissent indifférentes.... mais, entre cela et le nécessaire à l'équilibre sain de nos fonctions intimes, il y a un bout de chemin le long duquel — sans le parcourir en lacets comme un adepte de Bacchus — on pourrait lire des poteaux indicateurs, portant ces mots : « Prenez garde à la dyspepsie. » En cette saison des visites, on s'en va d'un salon dans l'autre, luncher, causer, et il en résulte une petite surcharge pour le pauvre estomac complaisant, qui se trouve alourdi et incapable d'exercer normalement ses fonctions quand vient l'heure du dîner. On sait que la chimification du bol

---

lui qu'une gamine. Vexée, elle se renferma dans sa dignité ombrageuse, et redoubla de sauvagerie jusqu'à la fin de ses vacances. Aussi, à de certains regards noirs qu'elle lui jetait à la dérobée, Pierre ne douta pas qu'il se fût fait de Mlle Ginette une mortelle ennemie.

***

Et voilà qu'après trois longues années de séparation, — Pierre ayant séjourné ce temps en Orient pour un voyage d'études, — voilà qu'ils se retrouvaient en présence dans le salon de la bonne Mme Dupont, lui, nullement changé, avec, tout au plus, sur son masque léonin, la patine du soleil d'Asie, — elle, grandie, jeune fille maintenant, n'ayant gardé de la fillette connue jadis que sa joliesse exotique, sa grâce nerveuse et ses yeux de chèvre inquiète, ses beaux yeux énigmatiques et profonds.

Elle était allée à lui d'un élan irréfléchi, et lui tendait la main.

— Vous n'êtes donc plus fâchée contre moi, mademoiselle Ginette? — demanda-t-il en souriant.

— Oh! dit-elle, confuse et ravie à la fois, vous vous souvenez?

— Si je me souviens! — A propos et cette vocation de peinture, ça tient-il toujours?

Elle eut une moue mutine.

—J'y ai renoncé, faute d'encouragements.

— Et puis, intervint Mme Dupont, il a bien fallu que Geneviève comblât la lacune de son éducation. On nous a changé notre *Fleur-de-Falaise*. Sais-tu bien qu'elle sort du couvent, où elle a tellement travaillé ses trois années passées, pour conquérir ses diplômes, qu'aux fins de combattre les effets du surmenage, il nous va falloir inaugurer tout un programme de distractions? Avec toi de retour, voici maintenant la bande joyeuse au grand complet... Et — ajouta-t-elle, non sans malice, — je compte sur ton concours mon garçon.

L'invitation était superflue et, si, songeant aux deux jeunes gens, la bonne dame avait ébauché dans sa pensée quelqu'un de ces jolis romans d'amour, où les personnes de son âge adorent intervenir au dénouement, les choses ne tardèrent pas à prendre tournure à son gré. Geneviève avait gardé dans un coin de son cœur indiscipliné, un souvenir fidèle à ce farouche révolutionnaire de Pierre Legoff; et n'était-ce pas, — inconsciemment peut-être, — pour se rendre digne de lui, qu'elle avait dompté ses instincts de sauvagerie, consenti à s'enfermer trois longues années au couvent? Quant à lui, jusqu'alors trop absorbé dans ses études pour s'attarder aux liaisons faciles, mais arrivé à cet âge où l'homme songe à se bâtir un nid, comment, dans l'intimité journalière et quasi familiale où ils vivaient sous la maternelle surveillance de leur vieille amie, comment fut-il resté insensible à la sympathie ingénue, exempte de coquetteries, qu'il lisait dans le franc regard de Geneviève?

***

Un soir, la jeune fille rêvait, accoudée à la balustrade du calvaire, près duquel M. Chardonnet avait élu domicile dans un chalet isolé, situé à deux kilomètres du bourg.

Elle se retourna entendant un bruit de pas dans le sentier, et reconnut Pierre qui s'en revenait de la côte, chargé de son bagage de peintre.

(*La suite prochainement.*)

alimentaire s'opère dans la poche stomacale par les mouvements péristaltiques, qui s'exercent de gauche à droite, et la pénétration du suc gastrique. Or si les liquides l'emplissent, le suc gastrique, trop dilué, perd sa force et n'agit plus activement, les mouvements normaux se produisent en sens inverse et, au lieu de pousser les aliments vers le pylore, les renvoient vers le cardia, ce dont il résulte des retours...

Une tasse de thé, vers cinq heures, bien chaude, — pas tiède — est excellente contre la fatigue, le froid, le rhume, mais deux, trois et souvent quatre, sont beaucoup trop. Cette boisson n'est pas si anodine qu'elle en a l'air, elle contient le principe actif — la théobromine — qui constitue l'élément nourrissant, agit sur le cerveau, sur les nerfs, sur les muscles. Comme la caféine, et même plus, elle procure des forces factices, amène l'amaigrissement et favorise l'élan courageux, car elle excite la gaîté, mais il faut la prendre avec mesure.

Nous ne sommes pas habitués, en France, à ingurgiter indéfiniment des « verres » de thé, comme nos amis les Russes, par exemple, qui, dans le peuple l'avale par litre, de cette singulière façon : ils mettent un morceau de sucre sec dans leur bouche et boivent le liquide tant que le sucre dure. Autrefois, c'était mieux, on suspendait au plafond un pain de sucre, chacun y passait sa langue et buvait ensuite son thé... Je recommande ce procédé aux gens économes. En Allemagne, on avale la bière sans discernement. En Suisse, les femmes s'abreuvent de café au lait, au miel. En Espagne, on offre aux visiteurs de petits « sicara », tasses grandes, ainsi que des coquetiers, pleines d'un chocolat à la cannelle. A Paris, c'est le thé, le vin doré, le chocolat vanillé, les marrons glacés, les tartines. De la sorte, on allonge les visites, on fait circuler les jeunes filles, on favorise les flirts... C'est très amusant, mais on gagne la dyspepsie. Certaines gens — dans tous les milieux, on trouve des parasites — peuvent s'appeler « phyloxera » des buffets, ceux-là ne déjeunent ni ne dînent, ils lunchent. Leurs jours de visite sont réglés, l'hiver est leur belle saison ; vienne le printemps, ils auront la jaunisse, la misère de vivre en habit noir ou robe de soie jusqu'à l'époque bénie des plantureuses villégiatures. Au fond, c'est triste, la tempérance est pour eux carte forcée.

Les centenaires sont très sobres, un milliardaire américain qui a promis des millions pour obtenir le moyen d'allonger sa vie, a reçu ces deux conseils : « Manger très salé — le sel conserve — et d'autre part, ne prendre qu'un jaune d'œuf par jour. » C'est plutôt maigre, quand on songe que les repas sont éléments de gaîté, d'union, de bonne harmonie, de réconfort moral, « on ne vieillit pas à table ». Seulement, sans tant de privations, il est aisé de se contenter d'un peu plus que le nécessaire, de ne pas gâcher son appetit en friandises nuisibles. L'estomac est le régulateur du système vital, quand il fonctionne bien, le cerveau est dégagé, l'esprit libre, le caractère agréable, le teint clair. Avec les gens qui digèrent bien les relations sont sympathiques, avec les dyspeptiques il est presque inpossible de s'entendre, à moins qu'ils n'aient sur leur nature physique le pouvoir d'une volonté au-dessus de la douleur.

RENÉE D'ANJOU.

Menus propos

Chasse et gastronomie. — La chasse est ouverte... Mais l'art de tuer le gibier n'est qu'une préface à l'art de le manger.

Les becfigues, ortolans, alouettes se mangent frais, c'est-à-dire dans les vingt-quatre heures de leur capture.

La grive, la bécasse, la perdrix grise doivent être faisandées suivant leur fumet. Le gourmet ne se trompe pas à l'odorat, il varie son temps entre trois et six jours.

La bartavelle jeune doit être mangée fraîche et rôtie.

Le faisan peut attendre de six à vingt jours suivant la saison.

Quant à la bécasse, elle dépend du gourmet à qui elle est destinée.

Le lièvre et le chevreuil doivent être faisandés, le lapin et le sanglier se mangent frais.

Enfin remarque générale, les gibiers ne conviennent qu'aux estomacs forts et ne sont bien digérés que par eux. Les dyspeptiques, s'ils sont raisonnables, feront donc bien de s'en passer.

* * *

Toilettes coûteuses. — Certains objets de toilette sont plus haut cotés que de célèbres œuvres d'art.

Par exemple, la reine Marguerite d'Italie a fait dernièrement estimer un mouchoir en dentelles qui lui appartient et qui a plus de trois cents ans d'existence. L'expert, après avoir examiné le mouchoir, a déclaré sais hésitation qu'il avait une valeur minima de « cinquante mille francs » et il s'est offert à l'acheter le jour où la reine voudrait s'en défaire.

Mais ne croyons pas que les pays civilisés, à ce point de vue détiennent le « record ».

En 1883, à Londres, à l'exposition internationale des pêcheries, on a exhibé une ancienne robe royale de l'archipel des Sandwich. Elle était faite en grande partie avec des plumes rouges, noires et jaunes, appartenant à une espèce d'oiseau qui a cessé d'exister aujourd'hui. Il avait fallu plus d'un siècle et demi pour réunir le nombre de plumes nécessaires, chaque oiseau ne fournissant que trois ou quatre plumes. Cette robe a trouvé acquéreur pour la somme de « cent mille livres sterling » (deux millions cinq cent mille francs ! ! !).

D'autre part, de pauvres femmes de pêcheurs esquimaux possèdent des manteaux de fourrures qui, apprêtés et façonnés chez nous, se vendraient des milliers de francs dans les luxueux magasins parisiens ou viennois.

* * *

La dernière contrefaçon. — Tout se contrefait aujourd'hui : le café, les œufs, les truffes, les billets de banque, les sentiments de tolérance et le zèle pour l'intérêt de la religion. Voici cependant un genre de sophistication qui n'avait pas encore été signalé.

Un « magazine » anglais nous révèle, en effet, le maquillage des papillons, dont on refait les ailes, à l'aide de retouches savantes, pour leur donner l'aspect de « variétés rares », de « spécimens uniques ».

C'est un travail minutieux, qui consiste à étendre au pinceau, sur les ailes du lépidoptère, une colle très légère que l'on saupoudre ensuite de poussière de pastel ou de poudres impalpables aux reflets métalliques.

Récemment, grâce à ce truc, un marchand a vendu à un prix très élevé des spécimens d'une prétendue variété d'« amiral rouge », un superbe papillon, dont les ailes noires sont traversées d'une large bande rouge et semées de points blancs très brillants. Dans les spécimens en question, les points blancs étaient devenus bleus, ce qui constitue une rareté. Mais un acheteur eut de la méfiance : l'emploi de la loupe et d'un pinceau légèrement humecté lui permirent de découvrir la fraude.

Entomologistes, méfiez-vous ; les insectes ne sont pas plus sûrs que les hommes.

* * *

Le Bosphore à la nage. — Il y a trois quarts de siècle, lord Byron, renouvelant le légendaire exploit de Léandre, traversa l'Hellespont à la nage.

Deux jeunes femmes, une allemande, femme de l'attaché militaire à l'ambassade de Constantinople, Mme Leubert, et une Anglaise, son amie, miss Wood, viennent d'accomplir un exploit du même genre. Elles ont effectué, en un temps relativement très court, la traversée du Bosphore à la nage entre Therapia et Becois, où les deux rives — asiatique et européenne — sont séparées par un bras de mer de 2 kilomètres et demi environ.

L'exploit, d'ailleurs, n'a rien de bien merveilleux. Le Pas-de-Calais a trente-quatre kilomètres de largeur, et l'on sait que la traversée de ce détroit, à la nage, a été effectué au moins une fois. Un M. Holbein, de Birmingham, se propose justement de recommencer bientôt l'expérience.

* * *

Les Américains. — pour baptiser leurs villes, font preuve de la plus étourdissante fantaisie : au Texas, il est deux cités dont le nom se réduit à l'unique lettre K, tandis que, dans le Tennessee, il en est une autre désignée par les trois lettres A B C.

Mais ce sont les lettres grecques qui ont été surtout mises à contribution : il y a bien une douzaine d'Alpha et Oméga ; Kappa et Thèta sont représentés quatre fois, Delta dix-huit fois, etc. Beaucoup de cités ont reçu des noms latins, tels : Urbs en Géorgie, Summus dans l'Etat de New-York, Optima et Nihil en Pensylvanie, Vox dans la Caroline du Sud et Vox Populi dans le Texas, Duo dans le Tennessee, Ego en territoire indien et Amicus, Pax et Exit dans le Texas.

En outre, tout l'Olympe avec son cortège de dieux, de déesses et de muses ont été mis à large contribution ; il existe des villes appelées Appolo, Diane, Junon, Bacchus, etc., etc. D'autres enfin ont des noms qui, traduits en français, signifient soif, bière, grain, oie, veau, homard, etc. Il est même une ville qui a reçu, en allemand, le nom d' « Escroquerie » !

Ce nom l'a-t-elle ou ne ne l'a-t-elle pas volé ?

Une vaillante fille d'Alsace.

Tandis que tant de religieuses quittent comme des exilées, leur beau pays de France, d'autres sont enlevées par la mort, et parmi elles, l'une qui fut une héroïque française. C'est la sœur Irène, née Marie-Catherine